

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50



Mercredi dernier était le trente-et-unième anniversaire de mon arrivée au Canada. Comme il est loin le jour où je débarquai du "Nestorian", léger d'argent, millionnaire d'illusions et d'espérances !

Où est-il, le "Nestorian" ? Disparu depuis longtemps, mis à la réforme, dépecé, vendu par morceaux, pour cause de vieillesse.

Où sont mes cheveux noirs, mes bras vigoureux ?

Et pourtant, malgré les outrages du temps, en dépit des forces affaiblies et de ma bourse toujours légère, je ne regrette pas les jours passés, je ne me plains pas des épreuves de l'existence, je ne récrimine pas contre le destin, et si parfois je reporte ma pensée vers le printemps de ma vie, tout en gardant un amour profond et immuable pour ma France chérie, mon berceau, je m'estime heureux d'avoir appris à connaître et à apprécier ma nouvelle patrie, qui, après avoir été le nid de mes amours, donnera à mes os un dernier asile en terre restée française de cœur et de langue.

Cette langue bien-aimée que j'ai apprise à bégayer dans les bras de ma mère, cette langue qui m'a servi à exprimer mes premières idées, cette belle langue, si claire, si douce, si vigoureuse aussi, avec quel plaisir je l'ai entendue pour la première fois, au nouveau monde, parlée par le pilote monté à bord du "Nestorian", à la Pointe-au-Père !

Ce pilote, jamais son souvenir ne m'est sorti de la mémoire. Jamais je n'oublierai non plus l'émotion de mes compagnons de voyage, qui ne pouvaient détacher leurs yeux de ce brave homme, qui allait nous conduire au port. C'était un solide gaillard, bien découplé, au teint hâlé par l'embrun, aux traits réguliers, et dont la physionomie, éclairée par un demi-sourire, éveillait la sympathie. Une tête bien française.

Si la langue s'était bien conservée après plus d'un siècle de séparation de la vieille patrie, le type de la race était resté d'une admirable pureté.

La rencontre de ce Français de la Nouvelle-France était de bon augure.

◆◆ On ne brise pas tout d'un coup avec le passé, et, quoique sachant parfaitement que je venais vivre dans une colonie devenue anglaise de par la lâcheté d'un Bourbon, je fus longtemps à m'habituer au voisinage de l'élément anglo-saxon, d'autant plus que j'en ignorais complètement la langue.

Cette ignorance regrettable et une prédilection me faisaient rechercher les journaux rédigés en français, que je devorais avec avidité dans l'espoir de trouver quelques nouvelles fraîches d'Europe, mais les journaux français étaient rares en 1872, à Montréal, ils ne paraissaient que trois fois par semaine ; le service de la Presse Associée n'existait guère, et les nouvelles avaient un goût de rance qui attestait leur âge.

Aujourd'hui, tout cela est bien changé, et je ne pouvais m'empêcher de penser à ces jours lointains, précisément mercredi dernier, alors que je parcourais les différents étages du magnifique établissement de "La Presse", pour laquelle j'ai toujours un faible, ayant eu le grand honneur d'assister et de collaborer à sa naissance.

Ah ! le changement est prodigieux, et personne n'aurait pu croire, il y a trente-et-un ans, qu'un jour viendrait où l'on publierait à Montréal un journal rédigé en français ayant un tirage de plus de "soixante-dix mille" par jour, un journal français en Amérique qui donnerait au public les nouvelles d'Europe une heure après leur réception.

Que d'autres changements ne pourrait-on pas constater !

Les Canadiens-français lancés dans le haut commerce et dans la grande industrie étaient assez clairsemés, il y a trente ans ; nous les voyons maintenant partout mêlés aux affaires les plus importantes, et certains d'entre eux possèdent même des fortunes rivalisant avec celles de leurs concurrents d'origine anglaise.

Ce qui leur manquait, c'était l'audace en affaires. Ils l'ont aujourd'hui, avec l'avantage de posséder parfaitement les deux langues et d'être moins raides que leurs rivaux.

Partout ils s'affirment de plus en plus, ils avancent, progressent et réussissent.

Décidément, le Canada est un beau et un bon pays, et, si Dieu le voulait, j'y passerais bien encore six lustres avant d'aller rejoindre mes aïeux.

Mais en y réfléchissant, trente ans encore, c'est beaucoup, je craindrais de trop encombrer le vingtième siècle.

◆◆ Il y a cependant quelque chose, une habitude qui me déplaît au Canada, et à laquelle je ne pourrai jamais me faire, c'est la coutume de mâcher de la gomme, et ce qui me fait le plus enrager, c'est de constater que certains individus font des fortunes colossales en exploitant ce vice essentiellement féminin.

Le mal nous vient de nos voisins, car autrefois, les Canadiens, les jeunes seulement, et encore pas tous, se contentaient de mâcher de temps en temps un peu de gomme d'épinette naturelle, sous prétexte que cela aidait la digestion, mais les Américains ont exploité ce prétexte avec force réclame et d'essences plus ou moins pures, en vendant des produits assez malpropres.

La réclame a tellement fait son oeuvre, qu'une seule maison, la "American Chicle Company", vient de déclarer un dividende de "neuf cent mille piastres" et un surplus de "sept cent soixante-seize mille piastres".

Ces nombres, si invraisemblables qu'ils puissent paraître, n'en sont pas moins exacts, et, comme un morceau de gomme coûte un centin, ces dividendes sont égaux à la vente de "quatre-vingt-dix millions" de morceaux de gomme. Mais les dividendes ne représentent que les bénéfices réalisés, et il est raisonnable d'admettre que le nombre des ventes est le double, ou cent quatre-vingt millions de carrés de gomme.

A Chicago, la mauvaise habitude de mâcher de la gomme est tellement répandue, que l'"Union des cuisiniers et des garçons de salle" vient d'adopter un règlement défendant aux filles de salles et aux filles de chambre de mastiquer pendant les heures de service.

Cette décision mérite d'être connue, elle fait honneur à ceux qui l'ont faite, car je ne sais rien d'agaçant et d'inconvenant comme une fille qui vient vous répondre en mâchant et avec la joue gonflée d'une chique de gomme.

Espérons que cette défense se généralisera.

◆◆ On entend dire souvent que les artistes sont très indépendants et qu'ils n'en font qu'à leur tête ; c'est une erreur, et plus d'une fois des architectes et des peintres m'ont avoué qu'ils sont au contraire les esclaves des fantaisies de leurs clients.

Un architecte de grand talent me disait même dernièrement qu'il avait très rarement pu arriver à construire une église conformément à ses plans adoptés, et que, presque toujours, quelqu'un arrivait tout à coup pour lui faire faire des changements, alors qu'il était en plein travail de construction.

—Vous ne sauriez croire à quels ennuis nous sommes exposés, disait-il d'un air navré, quand, après avoir bien réfléchi, beaucoup étudié et passé bien des nuits à mûrir un projet, nous nous trouvons en présence de gens, parfaitement ignorants en architecture, exiger des modifications qui détruisent complètement l'idée de notre oeuvre.

—Mais vous avez le droit de refuser de faire ces changements ?

—Le droit, oui, mais alors, ce serait nous exposer à perdre le contrat ou à nous lancer dans des procès qui nous nuiraient auprès de notre clientèle. Le marguillier le plus obscur et le plus ignare prétend nous mener par le bout du nez et faire adopter ses idées, si inaptes qu'elles puissent être. On essaie de les ramener à une conception plus saine des choses qu'ils ne connaissent

pas, mais le plus souvent il nous faut en passer par où ils veulent, et, plus tard, quand un homme de goût vient à passer, il critique telle ou telle partie du monument et traite l'architecte d'imbécile, cet homme a raison et tort en même temps. S'il pouvait voir les plans, il changerait d'idée, non sur la qualité de l'oeuvre, mais sur la valeur de l'architecte.

Tenez, l'autre jour, je vous ai entendu critiquer différentes parties de la chapelle des Soeurs du Saint-Cierge, parties disparates, qui jurèrent avec le reste de l'édifice et qui transformèrent la maison de la prière en salle de théâtre. Vous n'aviez pas tort, mais ce sont justement des changements qui m'ont été imposés par la Supérieure, qui se connaît en architecture comme moi en coupe de robes. Et vous savez qu'elles sont parfois très raides, ces bonnes et douces dames, qui vous disent d'un air très humble, mais très sec :

—Enfin, monsieur, la communauté veut que cela soit ainsi.

—Mais, madame la Supérieure...

—Il n'y a pas de mais, monsieur l'architecte, c'est la communauté qui paie et veut ces changements.

Et le petit ton méprisant qui souligne les mots "monsieur l'architecte" fait comprendre à celui-ci combien il est peu de chose, même en architecture, vis-à-vis de la "communauté qui paie".

◆◆ Chez les peintres, les choses se passent exactement de la même manière.

J'ai vu un portrait refusé par une femme parce que le peintre ne l'avait pas représentée parée de tous ses bijoux, boucles d'oreilles d'or, collier à trois rangs de perles, autre collier d'or à quatre rangs, bagues dans tous les doigts, bracelets, broches, boucles de ceinture, tout cela en or, avec diamants, rubis, émeraudes, saphirs, etc., etc.

—Je veux mon portrait avec toutes ces belles choses, qui m'ont coûté très cher, monsieur.

—Permettez-moi de vous dire, madame, que cela n'est pas de très bon goût.

—Pas de bon goût, des bijoux achetés chez ***, le premier bijoutier de New-York, c'est trop fort !

—Les bijoux sont très beaux, mais tout cela dans un portrait ! !

—Monsieur le peintre, c'est moi qui paie...

Le peintre, qui avait la tête près du bonnet, envoya la femme à tous les diables et s'en alla, furieux, mais sans les trois cents piastres, prix du portrait.

Cette sottise a trouvé cependant un artiste plus accommodant, et j'ai failli m'évanouir quand je me trouvais en présence du nouveau portrait, exposé chez X. La bonne femme était représentée selon son goût, parée comme une chasse. Il ne lui manquait qu'un anneau dans le nez.

Elle voulait un portrait de grande dame très riche, elle avait l'air d'une femme de rien.

◆◆ Dodge, le peintre américain bien connu, est en train de se débattre en ce moment au milieu d'embarras de ce genre.

Cet excellent artiste avait regu, l'an dernier, la commande de quatre peintures destinées à l'hôtel King Edward, de Toronto, dont vous avez entendu parler, et qui sera, paraît-il, une merveille. Les sujets avaient été indiqués, les croquis acceptés par l'architecte et les entrepreneurs, et, quand l'oeuvre fut terminée, chacun complimenta le peintre.

Dodge se rendit à Toronto pour livrer la commande acceptée, mais à peine les toiles étaient-elles mises en place dans les panneaux qui leur étaient destinés, que l'architecte fit remarquer que l'un des tableaux était trop sombre, et qu'il voulait que tout fût "clair et étincelant", selon son expression. Il demanda des changements.

Le tableau critiqué représentait Wolfe, récitant à ses hommes l'éloge de Gray, la nuit qui précéda la première bataille des plaines d'Abraham, qui devait amener la chute de Québec. La peinture était nécessairement sombre, puisque l'histoire dit que le général anglais remonta le fleuve à la faveur de l'obscurité de la nuit. — "Cependant, pour le contenter, dit l'artiste, je consentis à y mettre une lune qui jette une douce clarté sur toute la scène, mais voilà qu'il m'ordonne maintenant de changer la lune en soleil et de tout éclairer.

—Mais Wolfe ne s'est pas approché de Québec en plein jour !

—Ce Wolfe le fera. Telle fut la réponse du critique.